

Adelson Élias
Poèmes détachés de l'aube



Adelson Élias
Poèmes détachés de l'aube
(fragments)

Collection <*le trombone*>



Bruno Guattari Éditeur

Tu plantes ta voix

Tu plantes ta voix
comme si tu avais conscience
de toutes les nuits blessées
qui agitent la corbeille des trottoirs
à trouver une épaule
où appuyer les larmes

tu coupes étoiles entières
aux parenthèses de cendres
quand nous rêvons
pour toi
même d'un berceau de ciel

si loin l'horizon
croit-on
de tes bras nus
si investi pourtant
parce que le cœur si grand
et si léger
dont tu moissonnes
nos terres lointaines

Bientôt

Bientôt
je résilierai mon contrat
de collectionneur de cendre,
de bitumes
auxquels demeure
un casse-pieds,
l'orthographe du mot bonheur
pour écrire de l'arbre
où tu entends tomber le poème

Silence

Le silence passe
d'un murmure à un sanglot
de tes yeux
de tes mains de ta peau
le froid est si grand
de toi-même
que l'étouffement des villes
fait parler dans mes os

Toi mon amour toujours

Par-delà
la cime des orages
par-delà le festin
des vents sourds

parce qu'il faut
nues
que je découvre
mes paumes
leur âge
dans le maniement des vitres cassées

parce qu'il faut
que je goûte
au spectacle du sang
sur le tissu blanc
du côté gauche

toi
mon amour
toujours

Et du chemin de sel

J'ai
ta main plongée
dans les eaux rouges
du mot
l'argile verte
du verbe
fabriqué le kalash
qui
tant de fois
m'a jeté les tripes dans les paumes
je t'ai appris
la langue
des papillons mauves
et du chemin de sel
je suis bloc
de glace
laid et rouge
je t'ai appris à découvrir
pour être chose pommée
tant de soirs

de lune pâle
dans le limon de la peur d'exister

t'ai appris à découvrir

j'appelle sang
à migrer
sur ma planche

un jardin
de lianes piquantes

L'anolis d'un songe

Parfois un vert
qui souffle avec fracas

défeuille
l'arbre de la résilience

est une truelle
qui aménage le mur du souffle

pour que glisse
l'anolis d'un songe

Sous les rideaux tombés

La pluie tombe
ruisselle

mord
au passage
vivants et matières mortes

elle descend
des glacières

déchire
cahier d'écolier
bouts de tissus
où
accrochés
mille espoirs

elle descend
des tréteaux
avec des bouches d'enfants
dans la neige
de l'attente

elle descend
sacs pots anses

avec un trou vissé
dans le rire d'un adulte

la pluie tombe
sur ma ville
trois quart d'heure
à peu près

sous les rideaux tombés
des voisins

- des secrets
cherchant un âge

- des pudeurs
jusqu'au sang
grattées

la mer
toujours soupçonnée
d'agitation

camouflée

comme dans un film

transparaît

C'est parfois d'un écran

J'écoute d'une branche de chêne
l'âme qui danse
sur le piano du vent

-dans le doux chant
des oiseaux
un feu sec et blanc

quelques fois
vois-tu
c'est d'un écran éteint
qu'on renoue
avec l'essentiel

Camarade

Assure-toi de tout me dire
vite
assure-toi
de tout me dire

au propre
et dans une langue
qui ne se fait pas statue
râtelier demain
l'herbe autour de la parole
court si loin
des évidences

Et l'étouffement du cri

Les jours m'aboient
tel un homme
mal vêtu
se promenant seul
dans le jardin épais de la nuit
et qui marche penaud
vers une sortie
qui ignore comment être
et se trouve
au bout du compte
enclavé
à la fois dans la peur d'être mordu
et l'étouffement du cri

Jamais

Jamais de la terre
d'un bruit
je n'écoute fleurir
une porte
sur l'aube ouverte

de la terre des plaintes
dont se rident nos lèvres
racontant chaque jour
plus épaisse et plus mûre
la neige

jamais
les rideaux de la cendre

-n'écoute
quelque chose se briser

-gestes
qui inquiètent
le rouge menaçant
du rêve

Cet arbre

Étrange
toujours une ville
qui meurt par manque de gout
entourée de sel

étrange
toujours un galet
qui se plaint
pour un lieu d'eau d'accrochage
où tout prend limon
si vite

cet arbre
au tronc duquel nous appliquons
des coups de haches
et qui
affaibli
semble-t-il bientôt cédera et tombera

voyons
il a des branches pleines de fruits
et des demains couchés sur des nappes blanches

qui rient
comme des enfants

Le poème

Le poème est un foulard sec
qui essuie la poussière
de la glace des larmes,
un rose-rouge
au milieu du long fleuve
de macadam
qui coule
sur le poumon des jours
et quelques bleus ivres
en temps de débordement des cendriers

Comme un limbe sous la brise

Les rues se trompent
qui te croient renoncer
à faire trembler le bitume
comme un limbe
sous la brise

se trompent
qui croient ta danse finie

sans fil à broder
de silence
un germe vivant
sur les lèvres des chemins

toujours sans gestes
qui trichent
tes pieds d'encens brûlé
longue avenue
où se perchent-illusions
cauchemars et vérités

les rues se trompent, Tina
qui te croient
sans aromes
pour le lys du désir
pour l'écorce de l'envie
faut-il
un matin te voir
à place Soulouque
quand avant d'être total
le jour fait escale dans tes courbes

un soir te voir
à côté de la place d'Arme
quand ta chevelure
se fait colle aux étoiles

La branche rouge de l'amour

jamais à la ville
nous n'offrons
de bons orgueils

ceux qui invitent
par exemple
un oiseau bleu
à danser
sur le fil gris
et fragile
du bitume

à manger sa graine
dans la transparence
de nos paumes

la ville n'est tremblements
que de notre refus
dur fer
à atteindre de l'arbre
la branche rouge
d'aimer

Demain

Demain est une libellule
que la vitesse du jour étouffe
entre la rafale
et le pare-brise du songe

L'arbre à brûler
doit vite l'être
à tous les vents
jusqu'au dernier limbe

L'homme
s'il décide
aura toujours raison
d'aller jusqu'au mégot

Et
même plus loin

si encore
quelques éclaircies
lui tendent leurs mains sournoises

Vers le pays entier de l'arbre

Toujours
je n'ai pouvoir
hélas
que de montrer
la première branche à l'oiseau

de juste lui apprendre
l'odeur
indiquant où il y a une pousse
pour qu'il reste vivant

- choses qui s'effacent
une fois venue
l'aube
du besoin
d'apprendre à migrer
vers le pays entier
de l'arbre

Dans le désastre de la fleur

Jamais le verbe
ne court à pieds d'enfant
sur le mur blanc de la page
jamais toi-même
chenille de fer
dans ce ciel fou
qui passe trop vite
jamais moi-même
étrange bleu
dans la flaque renouvelée de l'âge
toujours une béance
prend cerceau dans le poème
toujours une pudeur
prend trop de place
dans le désastre de la fleur

Adelson Elias est né à Petit-Goave le 2 janvier 1983. Il vit en Haïti et y travaille comme enseignant et journaliste. Passionné de littérature, plus particulièrement de poésie, il anime des ateliers de poésie et publie des poèmes dans des revues ou des quotidiens haïtiens. Il a publié son premier recueil de poèmes *Ossements ivres* chez Bruno Guattari Éditeur (2019) et *Limbes qui tremblent* suivi de *Adlyne de sel et d'eau* aux Éditions Floraison (2020).

Et maintenant, une pincette, un trombone, maintenant.

Andrea Zanzotto, extrait de *Oui, encore de la neige*, dans *Du paysage à l'idiome (anthologie poétique 1951-1986)*, Maurice Nadeau / Éditions Unesco, 1994



- 1 - instrument à vent et à embouchure de la famille des cuivres qui est actionné par une coulisse ou par des pistons.
- 2 - petite attache faite de deux boucles de fil de fer (ou de matière plastique) qui sert à retenir plusieurs feuillets ensemble.

Le trombone est composé de textes courts (parfois accompagnés d'images) qui n'ont pas encore trouvé leur forme définitive dans le dispositif d'une édition papier. Autrement dit, *le trombone* se veut une publication numérique en coulisse.

< le trombone > n°3

Publication numérique

Adelson Élias

•

conception graphique Philippe Agostini

•

05.2023



Bruno Guattari Éditeur

Chemin de la Blandinière,
41250 Tour-en-Sologne

site : brunoguattariediteur.fr | e-mail : brunoguattariediteur@gmail.com

Poèmes détachés de l'aube, est un choix, partiel et subjectif, effectué à partir du recueil inédit d'Adelson Élias, *Ce corps rond d'absence*. Son premier recueil *Ossements ivres* à été publié chez Bruno Guattari Éditeur en 2019.

